

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN

SAMEDI JANVIER 1920

to-troisième année. Nº 13.839

Sainte Geneviève Demain Saint Bigobert

DIRECTION , ADMINISTRATION , REDACTION Quai du Canal, 15 - MARSEILLE

Sabordage et Sabotage

10 centimes

la destruction de sa flotte de guerre ont mis en circulation le mot sabordage. Les journaux l'ont employé et peut-être, 'malgré qu'il ne soit pas dans les dictionnaires, le trouverait-on dans les pièces diplomatiques.

Littré nous définit ainsi le verbe saborder : « Percer dans la carène d'un bâtiment au-dessous de la flottaison, pour y faire entrer l'eau. » Et comme seul substantif de la famille de saborder il donne sabordement. Pourquoi donc les spécialistes des choses maritimes , bordement » pour écrire « sabordage ». Est-ce parce que dans sabordage, fils naturel, non reconnu par les grammairiens, de saborder, il y a plus de sonorité que dans le fils légitime sabordement ? Peut-être. En tout cas, les journalistes, nos confrères, n'ont pas inventé sabordage. Ils l'ont trouvé dans la langue populaire.

Les premiers hommes qui parlèrent de sabordage furent naturellement les marins. Ayant fait couler un bateau en y percant des trous qu'ils appelaient sabords par analogie avec les ouvertures canons, ils dirent au débarqué qu'ils même en eux le génie de leur langue. Or, en français, le suffixe age indique l'action, tandis que le suffixe ment indique plutôt un état de chose accompli.

L'action de saborder doit donc être nommée sabordage ; c'est pourquoi les marins qui s'étaient livrés à cette action dirent qu'ils avaient fait un sabordage. Des entreponts, des quais, des docks, des cabarets où se réunissaient les gens de mer, le mot entendu par des gens de terre, commerçants, ouvriers, paysans a terres. Mais dans cette pénétration, il

Ceux qui avaient entendu prononcer sabordage pour exprimer une action destructive ou tout au moins endommageante firent en prononcant le mot un « cuir ». Sabordage était dérivé d'un mot familier aux marins, mais inconnu des terriens. En le répétant, les terriens ne savaient pas à quel objet le ratta-

Sabordage n'aurait pas tardé à être rejeté à la mer c'il n'avait pas frouvé à s'accrocher dans l'esprit des gens de l'intérieur à un objet dont la plupart d'entre eux faisaient usage et que sans c'était le sabot.

Sabordage, dans la prononciation de ceux qui ignoraient les choses de la mer, devint sabotage. Voyant un ouvrier faire mal son ouvrage, le contremaître ou un de ses camarades lui dit : " Tu sabotes ». Le sens de destruction inclus dans sabordage s'atténua en passant dans le nouveau mot qui n'exprima plus que l'idée de gâchage volontaire ou involontaire, de négligence, de malfacon.

De ces altérations que la prononciation apporte dans les mots et de ce transport du sens d'un mot à un autre mot, on pourrait citer beaucoup d'exemples. Les plus connus sont ceux de « réticule », petit sac, dont on a fait « ridicule », et de « prestolet » dont on a fait « pistolet ». Le mot « réticule » de formation savante ne disant rien à l'exprit populaire, le peuple prononça « ridicule », le mot « prestolet » qui signifie « petit prêtre » étant tombé en désuétude ou n'ayant conservé cours que dans les hautes classes, le peuple lui substitua le nom d'un objet qui lui était familier, le pistolet. A la cour, on disait d'un petit abbé intrigant qui cherchait à se pousser, comme font de nos jours les attachés de cabinet, c'est un drôle de prestole's Le peuple dit « un

drôle de pistolet ». Ce sont là les mystères de la langue qui en compte tant, les mystères sur lesquels le grand grammairien Arsène Darmestetter a projeté les rayons d'une ment britannique.

Les discussions avec l'Allemagne sur si lumineus, analyse. Quelques lecteurs l'indemnité qu'elle doit aux Alliés pour | trouveront peut-être audacieuse la suggestion que nous faisons de relier sabotage à sabordage, suggestion qui se justifie par le fait que dans sabordage il y a l'idée de destruction qui ne se trouve pas dans sabot et que pourtant sabotage

exprime aujourd'hui. • Que diront-ils donc ces lecteurs, quand A. Darmestetter leur montrera que « foie » vient de « figue » et « truie » de « Troie ». Les anciens Romains préparaient le foie gras avec des figues. Figue en latin se dit « fica » dont l'adjectif est « ficatus ». L'usage s'établit d'appedans les journaux ont-ils négligé ce « sa- ler le pâté de foie, par abréviation, du nom de l'accessoire qu'on y mettait. Les Romains disaient : « Nous allons nous régaler d'un bon « ficatum », Par suite d'une série d'altérations dans la prononciation, « ficatum » devient en francais « foie ». C'est ainsi que ceux d'entre nous qui ont une maladie de foie se trouvent, sans le savoir, avoir une « maladie de figue ». Puisse l'acquisition de cette connaissance leur apporter du soulagement.

L'histoire de la glorieuse ville de Troie donnant son nom à la truie, femelle du porc, est encore plus surprepar lesquelles passaient les bouches des nante. Les Grees qui assiégèrent pendant dix ans la ville de Priam et de la avaient fait un sabordage. Ils ne dirent belle Hélène finirent par s') emparer probablement pas sabordement, car les en y introduisant un cheval de bois hommes les plus incultes ont tout de plein de guerriers. Se souvenant de cette singulière « farce », de ce singulièr « truffage », le cuisinier de quelque Lucullus romain donna au cochon de lait farci le nom de « porcus troianus », porc à la troyenne. Dans le bas latin que les légions colportaient à travers les provinces, on remplaça l'adjectif « troïanus » par « de Troïa ». D'abord on dit « Porcus de Troia » pour désigner le cochon de lait farci ; puis, par abréviation, on dit seulement « un Troia ». Comme la désinence en a est spécialement fémidû s'éloigner des côtes pénétrer dans les nine, Troïa, quand la vogue culinaire du porc farci fut tombée désigna la truie, et le bon peuple de France se mit à prononcer « truie ». Après avoir été détruite, Troie finit donc par être déshonorée dans les grammaires et dans les dictionnaires.

Le sort de sabot n'est pas aussi lamentable que celui de Troie. Mais ce mot qui représente un objet honnête et paisible n'a pourtant pas à se louer d'avoir donné naissance à un vocable qui renferme une idée si étrangère à celle qu'il exprime lui-même.

Pour que cette idée de destruction, de malfacon se trouve maintenant dans sabotage, fils de sabot, il faut qu'elle lui ait été inoculée, qu'on lui ait injecté le virus de malfaisance contenu dans sabordage. MERMEIX.

La Politique russe de l'Angleterre

M. O'CRADY RETOURNE A COPENHAGUE

LONDERS, 2 janvier. — M. O'Grady, délégué britannique à la conférence de Copenhague, repartira samedi rejoindre M. Litvinoff, délé-gué des Soviets, qui est déjà revenu dans cette ville. Dans les milieux autorisés, on fonde les plus grands espoirs sur les négociations qui vont être reprises.

M. O'Grady a exposé le détail de ses conversations avec M. Litvinoff dans un long rapport, qui a été remis à Lord Curzon, leque l'a déjà soumis à l'examen du cabinet. Co rapport ne traiterait pas seulement de l'échange des prisonniers de guerre, question pour laquelle M. O'Grady fut primitivement et uniquement envoyé à Copenhague. La situation politique et économique de la Russie est, paraît-il, examinée. On affirme que son exposé a été accueilli avec une vive sympa-thie par les autorités compétentes, qui en ont apprécié le grand intérêt, et le délégué brifan-nique repart à Copenhague avec des pouvoirs plus étendus

D'un autre côté, il semble que la décision du gouvernement de refuser des passeports pour la Russie à la délégation du Congrès des Trade-Unions, chargée d'enquêter sur la si-tuation économique de la Russie des Soviets, ne soit pas définitive. Le gouvernement se trouve très géné pour délivrer des passeports a destination d'un pays avec lequel il n'entre-tient pas de relations diplomatiques, mais il n'en serait pas moins disposé à faciliter le départ de la délégation syndicaliste et il ne serait pas surprenant que M. O'Grady eut recu des instructions à ce sujet pour informer M. Litvinoff des dispositions du gouverneBANS LA CAPITALE DE L'EMIR FAYÇAL

SÈME LA TERREUR parmi 300.000 habitants

DE NOTRE ENVOYE SPECIAL

Damas, décembre. Il n'y a pas que Pétrograd et Moscou qui connaissent la terreur froide, il y a Damas. Seulement là, le soviet s'appelle Club arabe. Damas est la capitale de l'émir

Nous venons d'y passer cinq jours. Damas rappelle Fez avant les massacres. C'est la ville de l'angoisse. C'est la ville intellectuelle des musulmans, du moins l'élè-vent-ils à cet honneur. C'est d'elle que doit partir le mot d'ordre d'indépendance. En attendant, il n'y part que coups de feu aux coins des rues et appels lamentables de chrétiens. C'est la bastonnade, l'esclavage, l'arbitraire, la peur.

Qu'est ce Club arabe qui tient la ville dans sa main, prêt à l'étrangler ? C'est quarante hommes, quarante universitaires il-

luminés. Que veulent-ils ? La domination arabe. Mais avant tout, ils veulent régner, eux, les quarante. Ce sont les « Jeunes-Arabes », comme naguère à Constantinople il y cut les Jeunes-Turcs. Ils ont d'ailleurs les yeux fixés sur le fameux club défunt a Union et-Progrès », d'où sortirent les grands assas-sins de la Turquie : Enver et Talaat, en finissant par Djemal. C'est leur modèle. C'est par lui qu'ils jurent. Ils l'invoquent et le copient.

Damas a trois cent mille habitants, les quarante font trembler la masse.

Ils disposent de la police. Et la police, dans ces circonstances et dans ces pays, n'est pas là pour faire respecter l'ordre, mais pour en donner. Et la police donne l'ordre de terroriser.

Damas est divisée en quarante-huit quartiers. Chaque quartier a son chef, son mouktar. Il comparait tous les matins devant le délégué du Club. On lui distribue la besogne de la journée. Tel jour, à telle heure, il devra lancer la panique. Il fera circuler dans ses ruelles des gens armés de trique, poignard à la ceinture et qui siffleront. Le lendemain ce sera la fermeture des boutiques. La même bande, déguisée, battra du tambour, et le mouktar lui-même lira l'avis. Les volets devront tomber aussitôt, autrement ce seront des coups de crosse sur les reins des traînards. Le soir, ce sera une levée de tous les hommes. On les sortira de leur domicile. On les rassemblera sur la place. On les y laissera piétiner des heures. On les comptera. Puis simplement, on les renverra. D'autres jours, ce seront les manifestations. Le Club décidera que c'est le moment d'en monter une. Il fera sorner la trompette courte de cuivre. Le « troupeau » en connait ie son. Il sait ce qu'il veut dire. Il veut dire : « Ras-

semblez-vous devant vos maisons ». Là, un chef de file prendra leur tête, leur distribuera des drapeaux chérifiens et leur commandera : « Suivez et criez : Vive le monde arabe! A bas la France! » - « Vive le monde arabe! A bas la France », crient, après trois heures de marche, harassés, les malheureux. La nuit tombante est choisie par ces messieurs comme préférable aux essais de panique. On attend qu'à la sortie des souks, ou sur la place du Soleil, la population qui rentre soit dense, et subite ment partent des coups de feu. La foule court, s'entrave, tombe, et pour ajouter, des cavaliers bédouins, passant par hasard, ne pouvant retarder leur course, fendent la foule courbée.

Les chrétiens sont atterrés. Afin de les tenir en haleine, le Club remet leur massa ere de semaine en semaine. Les journaux, froidement, l'annoncent. « L'Islam, disentils, peut encore attendre. Nous repoussons à huit jours notre réglement de comptes avec ses ennemis. Dieu, qui vous voit agir, nous approuve. » On ne leur annonce pas seulement la mort, mais le pillage « Nous les ruinerons d'abord, nous les tue rons après, » C'est qu'ils les connaissent, C'est qu'ils savent que les marchands d'ici sont attachés à leurs biens autant qu'à lear vie. Ils leur promettent un supplice

Il y a les condamnations particulières. Le Club, reuni, les prononce. Pas de jugemeat, évidemment. Le lendemain, un notable apprend qu'il a été condamné, qu'il sera exécuté par un tel, à la première occasion. L'exécution, l'assassinat, n'a pas toujours lieu. Il en a suffi de quelques-uns pour que le moyen de terreur agisse.

Voilà la capitale du royaume arabe. C'est d'elle que partent les chefs de ban-des qui tiennent la plaine à 70 kilomètres à la ronde. Le directeur de la sûreté de DaPLUS DE DISCOURS, DES ACTES

Le Club arabe de Damas La France s'organise... MAIS EN ATTENDANT l'Angleterre prospère

Paris, 2 janvier. — Tandis que la France se débat avec toutes sortes de difficultés, dont la crise des transports et la dépréciadont la crise des transports et la déprécia-tion du franc ne sont pas les moindres, l'An-gleterre est heureuse. Un de nos confrères fait le tableau suivant de sa prospérité, qui semble encore devoir grandir. Les perspecti-ves commerciales et industrielles de la Gran-de-Bretagne, pour l'année qui commence, sont envisagées avec un très grand opti-misme, qui, d'ailleurs, semble justifié par les faits.

Sir Hamar Greenwood, ministre du commerce d'outre-mer, a déclaré, aujourd'hui, que la Grande-Bretagne et l'Empire britannique n'étaient jamais entrés dans une nou velle année avec de plus brillantes chances de prospérité.

« Les rapports de nos consuls et de nos agents commerciaux officiels dans tous les pays du monde, a-t-il dit, démontrent que notre production actuelle est inférieure aux besoins de nos produits qu'éprouvent les autres pays. Nous pouvons fournir du charbon, des produits mécaniques, des étoffes, des co-tons, des laines et de nombreux autres articles manufacturés, dans des proportions presque illimitées.

L'Europe a surtout besoin de vêtements des millions d'êtres sont en haillons ; les quantités de lainages et de vêtements que nous envoyons à l'étranger sont très mini-mes si on les compare aux demandes ; tous les pays ont grand besoin de matériel de transport, de rails, de locomotives et de trucks, et., et aucun d'eux ne peut fournir mieux que nous ce matériel. Si nous nons lancons en pleine production, aucun pays n'a une perspective commerciale meilleure et, s nous pouvons éviter les grèves, nous devien-drons plus prospères que nous ne l'avons jamais été. »

Ces paroles de sir Hamar Greenwood ne sont pas exagérées, car on sait que les de-piandes de marchandises britanniques augmentent chaque, jour de la part de la Hol-lande, de l'Esparne, de l'Amérique du Nord, de l'Amérique du Sud et de l'Inde. Les fabri-cants de bonneterie ont vendu d'avance leur production de six mois ; certaines maisons refusent d'accepter de nouvelles commandes avant le mois de mai. Enfin, les voyageurs de commèrce américains, qui sont ou qui ar-rivent en Grande-Bretagne, n'ont plus pour mission de prendre des commandes, mais d'en donner, et ils se plaignent des difficulqu'ils éprouvent à les faire accepter.

De l'avis de toutes les personnes compétentes, le prompt rétablissement commercial de la Grande-Bretagne ne fait aucun doute, à cette seule condition que l'union du capital et du travail se fasse sans réserves. — H.

BEUX AVIATEURS FRANÇAIS VORT TENTER PARIS-SAIGON

Parts, 2 janvier. — Deux aviateurs civils, Drouile et Desnoyelles, vont partir pour Saigon Drouile a très soigneusement, depuis de longs mois, fait de minutieux preparatifs. Tout d'abord, comme appa-reil, il a choisi l'hydravion qui, s'il l'oblige à suivre un itinéraire jalonné de cours d'eau et de lacs, présente pour cela même une très grande sécurité. L'appareil, bi-moteur de 250 chevaux, est aujourd'hui complètement prêt.

L'itinéraire adopté, qui comporte de 12.000 à 15.000 kilomètres, est le suivant : Paris, Saint-Raphaël, Naples, Athènes, An-tioche, Bassora, Abas, Kuratchee, lac Sam-bahr, Allarabad, Chittagong, Rangoon, Bangkok et Saigon, Bassokk et Saigon Bangkok et Saïgon. Dans chacune des étapes de cet itinéraire, le ravitaillement en essence, huile, etc., est assuré depuis longtemps déjà.

Les deux aviateurs comptent prendre leur vol aux premiers beaux jours.

mas est le chef des bandits mutualis. Le chef des bandits druses est le capitaine de la gendarmerie de Damas. L'émir Zeïd, dernier frère de Fayçal, qui le représente, nage là-dedans comme chez lui. L'émir Ali, frère aîné de Fayçal, parcourt la cam-pagne, criant : « Allah ! Allah ! ». Rizat pacha, chef du gouvernement de Fayçal, complètement noyé, est démissionnaire. C'est la ville et le pays livrés à l'anarchie. Attaques du train, rançon des voyageurs, coups de fusils sur les autos, les assassins habillés en policiers, les policiers dansant

avec les assassins ; c'est le bolchevisme. Fayçal, qui a déchaîné le mouvement, accourt. Son séjour à Paris lui a montré que les temps avaient changé, que son rêve de-vait comporter certaines modifications, que lorsqu'au xxº siècle on prétend être roi, il est bon de ne plus aimer se complaire dans un régime de l'âge du feu. Il a semé la tempête. La justice veut qu'elle l'emporte. D'AIGUES-MORTES.

PAUL ADAM EST MORT

Paris, 2 janvier. - M. Paul Adam est dé-ède, cette unit, d'une grappe infectieuse, à l'âge de 58 ans. Son premier livre, Chair Molle, avait été écrit sous l'influence des réalistes ; mais, dans les ouvrages qui suivirent, tels que La Bataille d'Uhde, les Lettres de Malaisie, Basile et Sophia, Paul Adam avait répercuté les diverses influences qui tourmentèrent les esprits de 1897 à 1900. Vers cette date, Paul

Adam écrit une série de romans sur l'histoire d'une famille française après les années révo-lutionnaires : Sous l'Aventure Impériale, L'Enfant d'Austerlitz, La Ruse, Le Solcil de Juillet et La Force. Avec Héricourt, leur principal héros, ces ouvrages resteront l'œuvre trajeure de Paul Adam.

Il s'était intèressé ensuite à l'extraordinaire activité industrielle des trois Amériques, Paul Adam s'était présenté aux élections législatives, sans succès d'ailleurs.

LE SORT DE CONSTANTINOPLE

Londres, 2 janvier. - On annonce que la question turque est sur le point d'être réglée. La solution qui prévaudrait pour le ort de Constantinople serait la suivante: la ville et les détroits seraient internationalisés et la France et l'Angleterre y exerceraient conjointement une autorité prédominante. Le nouveau siège du gouvernement turc serait en Asie-Mineure ; le sultan serait reconnu comme chef suprême des Musulmans, au point de vue religieux, et Constantinople resterait la capitale religieuse Les navires allemands remis à l'Angleterro

Les Armateurs de France élèvent une protestation

Paris, 2 janvier. - Le Comité des armateurs de France adresse à M. Pierre Dupuy la lettre suivante, signée de son pré-sident, M. Denis Pérouse : La presse vient de publier une note ainsi

« Suivant une dépêche de Washington, le président Wilson a donné l'ordre de remettre à la Grande-Bretagne les sept paquebots allemands qui avaient été prêtes au Etats-Unis, après l'armistice. Ces navire portent les noms suivants: Prinz-Friedriche Wilhelm, 17.052 tonneaux; Kaiserin-Augusta-Victoria, 34.581 tonneaux; Mobile, 16.950 tonneaux; Cap-Finisterre, 14.508 tonneaux; Zeppelin, 14.167 tonneaux; Pretoria, 13.284 tonneaux, et Graf-Waldersee, 13. 192 tonneaux. Ces navires avaient été attribués à la Grande-Bretagne par la Conférence de la paix, ainsi que l'Imperator, qui actuellement figure dans une ligne an-

« Je ne puis laisser passer cette information sans vous faire part de l'impression de malaise qu'elle évoque parmi mes collègues. Dois-je vous rappeler que la marine marchande française a perdu, pour la seule catégorie des paquebots, 220.000 tonneaux, sur l'ensemble de nos pertes, lesquelles dépassent 925.000 tonneaux ? Notre flotte de paquebots a été amoindrie dans des proportions qui, pour chaque ligne de navigation - vous l'avez vous-même exposé en détail à la tribune de la Chambre sont considérables. Aucune récupération n'a pu être opérée en tonnage de paquebots pendant la guerre, cette catégorie de navires ne se trouvant pas sur le marché et nos chantiers n'ayant pu achever les unités en construction, en raison de ce fait qu'ils consacraient toute leur activité aux fabrications de guerre interalliées.

« Il s'ensuit que notre flotte de paquebots est tout à fait insuffisante pour assurer les transports de passagers auxquels notre pavillon devrait faire face. L'attribution des paquebots prêtés au gouvernement des Etats-Unis, pour le transport de ses troupes, laisse sans remède cette situation ; elle l'aggrave même, puisqu'elle donne à un pavillon allié les moyens de desservir des lignes sur lesquelles la pénurie de notre tonnage nous interdit de nous réins-

« J'ai tenu à vous signaler de nouveau ces faits. Je ne perds pas de vue qu'il s'agit d'une attribution en gérance, n'influe pas sur la propriété définitive des bâtiments en cause, mais le gouvernement français devra faire d'autant plus preuve de vigilance et d'énergie, au moment du partage défin(tif de la flotte de commerce allemande. Le pays ne comprendrait pas que le pavillon national ne bénéficiat pas des récupérations auxquelles ses épreuves et celles de la nation lui donnent droit. »

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL DANS LE VAR

CLEMENCEAU EST PARTOUT ACCLAMÉ

- DE NOTRE ENVOYE SPECIAL -

jovial, de bonne humeur, encore tout réjoui de la belle réception que Draguignan lui a faite hier, M. Clemenceau, le premier, est prêt de bon matin. Il a dit,hier soir : « Nous partirons à 8 heures » et, à 8 heures, il monte dans sa voiture ; M. Abel, député, gouverneur général de l'Algérie, et M. Bazin, préfet du Var, sont à ses côtés ; dans les autres voitures prennent place MM. Gavoty, Aignier, Reymoneng, Denise, députés ; Sigallas et, à l'heure précise, le corège se met en route.

Le programme de la journée est chargé. mais la promenade ne manque pas d'agrément. Le ciel, débarrassé des nuages noirs qui ont crevé durant la nuit, est propre ce matin et le soleil, qui boudait hier, veut bien sourire aujourd'hui.

LES VISITES COMMENCENT

On gagne Trans, où, à l'entrée du vil lage, M. Rambaud, maire, souhaite la bienvenue ; le cortège s'arrête quelques ins-tants à Lamotte et l'on atteint Le Muy, où M. Rienes, maire, présente au Président du Conseil quelques vieux survivants du Cercle de l'Alliance républicaine.

Mais, dans le groupe qui l'acclame, M. Clemenceau vient d'apercevoir un ancien poilu qui porte à la boutonnière les rubans de la Médaille militaire et de la Croix de

Sainte-Maxime-sur-Mer, 2 janvier. — Gai, 1 guerre, c'est un glorieux mutilé ; le sénateur lui offre d'abord une poignée de mains, puis... un bureau de tabacs. « Mais, ajoute-t-il, comme votre demande ne m'arriverait jamais si vous me l'adressiez, écrivez-moi ça, tout de suite, sur une feuille », et c'est aussitôt fait. En partant, M. Clemenceau indique en-

core : « Vous ne pouvez pas vous faire une idée des difficultés que doit vaincre une lettre pour m'arriver. » On repart, on file vers Puget-sur-Argens.

où un arc de triomphe est dressé à l'entrée du village, avec la devise : « Honneur au grand Français Georges Clemenceau! » M. Isnard, maire de la commune, tandis

que les bravos éclataient, souhaite la bienvenue à « celui qui sera demain le premier magistrat de la République ».

M. Clemenceau proteste, souriant, mais il ne dit pas non, et M. Isnard en profite pour présenter quelques doléances, au nonz de sa population, et en route pour Fréjus.

LA RECEPTION A FREJUS

Là, c'est la grande réception; elle n'en est pas moins empreinte de ce caractère popu-laire que M. Clemenceau a voulu donner à sa tournée d'adieu à ses amis politiques du Var. On jette des fleurs sur le passage du président ; la musique joue la Marseillaise;

LE MAITRE DU SILENCE

LE SECRET DE KOU-KOU-NOOR

Ce fut un coup douloureux pour l'enfant qui n'avait jamais quitté sa mère et son aieul. Mais elle supplia en vain Agnese de la garder auprès d'elle. La nouvelle Mme Belvayre, bien qu'elle souffrit de la décision prise par son mari, ne savait déjà plus résister à la volonté de celui qu'elle aimait et craignait à la fois. Alors, Orietta s'élanca vers la pièce où se tenait don Luciano et se jeta au cou de l'aleul en s'écriant avec un sanglot :

— Dites, grand-père ?... Dites, vous ne vou-lez pas que votre petite aille en pension à Fribourg, comme le veut M. Belvayre ? Le regard de l'infirme laissa voir une sur-prise douloureuse... Puis, presque aussitôt, de l'indiguation. Et la petite fiile, qui déjà lisait beaucoup mieux que sa mère dans ces yeux où se concentrait toute la vie intérieure de l'infirme, s'exclama triomphalement :
— Grand-père ne veut pas que je m en aille !
Voyez, maman, il est très faché... Oui, mon
grand-père chéri, je resterai !

Et, calinement, elle embrassait don Luciano la considérait avec une profonde ten-Mais Belvayre survint à ce moment, et, d'un

ton de calme autorité, maintint sa résolution, sans paraître s'apercevoir de la souffrance et de la colère qui remplissaient le regard de son

Il se donna d'ailleurs la peine d'expliquer : l'infirme qu'il agissait ainsi dans l'intérêt de l'enfant, laquelle gagnerait beaucoup à vivre

qu'il fôt convaincu... Pas davantage, il n'ex-primait de la bienveillance pour Belvayre... | vait prendre une influence fâcheuse pour les | s'était fort bien aperçue qu'il la détestait, — desseins du second mari d'Agnese. Celui-ci, déjà, s'était aperçu qu'il n'inspirait blus la sympathie d'autrefois au vieillard. Au moment où avait été décidé son mariage avec Agnese, la jeune femme lui avait dit :

- C'est curieux, papa n'a pas eu l'air content, quand je lui ai appris nos fiançailles... Et il a fait « non » avec ses paupières, lors-que je lui ai dit : « J'ai en raison, n'est-ce pas, l'accepter la demande de notre ami, si bon, si dévoué toujours ? »

Aussitôt Belvayre trouva une explication à cette attitude. Il ne fallait voir, là, déclara-t-il, qu'un caprice d'homme malade, une crainte égoïste du père craignant d'être à nouveau privé des soins et de la présence de sa fille, ramenée près de lui par son veuvage... Mais ces sentiments ne tiendraient pas devant la sollicitude dont son nouveau gendre se préparait à l'entourer,

De fait, Belyayre, qui, étant donné le but poursuivi par lui, avait besoin d'être sympathique à don Luciano, se montra « un vérita-ble fils », comme le disait Agnese. L'infirme fut emmené en France et installé dans la maison que le pseudo-romancier venait d'a-cheter près de Versailles, aux environs de Trappes. Là, sa fille, aidée par la demoiselle de corpragnée autrichienne. Dominica Hauapagale autrichienne, Dominica Hausen, et Berina, la servante, pouvait, en toute liberté, s'occuper de le soigner, de le dis-traire. Marcel Belvayre n'était pas un mari jaloux, égoïste, comme le défunt Fervalles... Et sa mère ne manquait pas une occasion de faire remarquer à don Luciano cette différence.

Toutefois, il ne crut pas devoir revenir sur sa décision relative à Orietta. En cette enfant, il devinait une trop grande clairvoyance, et jugeait beaucoup plus avantageux pour lui qu'elle n'eût pas de fréquents rapports avec l'aieul sur lequel, par sa grâce tendre, sa na-Le regard de don Luciano ne dénotait pas | ture aimante et sa vive intelligence, elle pou- beau-père et de la belle-fille, - car Orietta

desseins du second mari d'Agnèse. En conséquence, Orietta fut conduite au

convent de Fribourg, choisi par Belvayre. Aux convent de Fribourg, choisi par Belvayre. Aux à la Frènaie, ne présenterait pas quelque difficulté.

La chercher pour l'emmener à « La Frènaie » .

Elle le craignait d'autant plus que sa finesse où l'aieul l'attendait avec impatience. Elle passait là deux mois, voyant peu son beaupère, fréquemment absent, choyée par sa mère, toute joyeuse de l'avoir comme compagnie, car l'existence n'était pas gaie, dans cette demèure isolée, sans relations, Belvayre ayant déclaré à sa femme que le soin de son intérieur et ses occupations près de son pers intérieur et ses occupations près de son pere suffisaient à lui faire passer sans ennui ses ournées.

Ainsi coulèrent les années. Orietta, maintenant, était une jeune fille de dix-huit ans, dont la rare beauté attirait les regards, dès qu'elle sortait du couvent avec ses compa-gnes. Elle avait terminé brillamment ses études et attendait, avec un mélange de désir impatient et d'appréhènsion, le moment où son omnipotent beau-père déciderait sa défi-

nitive sortie du couvent Et voici que ce moment était arrivé. Dans trois jours, elle quitterait l'asile où elle ve-nait de passer des années paisibles et labo-rieuses, pour aller vers cet avenir sur lequel, au-dessus des figures chères de l'aïeul et de la mère, planait celle, antipathique et inquié-tante, de l'homme qu'elle ne pouvait appeler mon père » sans effort et sans une se-

celle-ci avait donc quelque motif de se de-mander avec inquiétude si la vie commune, Elle le craignait d'autant plus que sa finesse

d'enfant perspicace, intelligente et sensible, avsit, depuis longtemps, remarqué, avec une peine secrète, la faiblesse, la pusillanimité de sa mère à l'égard de Belvayre. Oui, elle savait qu'Agnese tremblait devant du et qu'elle ne trouverait aucun soutien près de cette femme craintive, que son mari avait pliée à la servitude, et qui n'osait même lu demander, quand il quittait le logis pour une

- Où vas-tu ?... Reviendras-tu bientôt ? Où vas-tu 7... Reviendras-tu bientot i Quant au pauvre aïeul, il ne pouvait être d'aucune aide morale pour sa chère petite-fille. Lui aussi, hélas!— mais bien malgré lui,— était soumis à la volonté de Belvayre. C'était à tout cela que songeait Orietta, tan-dis qu'elle glissait la carte dans sa poche, avec un soupir de perplexité.

Entre le feuillage touffu des vieux arbres du préau, quelques rayons de soleil se glis-saient et venaient se jouer dans les cheveux légers, soyeux, d'un blond lumineux. L'un d'eux caressait le front d'un pur modelé, la mate blancheur du visage aux traits délimate blancheur du visage aux traits déli-cats... Et sous leurs cits d'or à demi baissés, les yeux ardents et doux semblaient refléter la chaude lumière de cette matinée de mai. Chaque fois qu'ils s'étaient revus, leur antagonisme latent s'était réveillé, contenu par la bonne éducation de la part de la fillette, et dissimulé par diplomatie du côté de Belvayre... Aux dernières vacances, Orietta avait en le très grand plaisir de ne pas le rencontrer : il faisait, avait dit Agnese, un séjour en Allemagne, où il projetait de sitner l'action de son prochain ouvrage.

Etant donnés les sentiments réciproques du beau-père et de la belle-fille, — car Orietta

une jeune fille qui pouvait soutenir victorieusement la comparaison avec les plus jolies
femmes de sa connaissance... Cette constatation, d'ailleurs, lui causa une vive contrariété. Il avait préparé pour Orietta un mariage de raison qui lui assurerait toute tranquifilité, au point de vue de la mainmise sur
don Luciano et sur le secret du trésor... Mais
Mile de Fervalles était de celles que l'on remarque, de celles qui inspirent d'ardentes
passions, et que l'on épouse même si elles
n'ont plus de dot — ce qui serait à peu près
le cas, Belvayre, pour mieux tenir à sa discrétion don Luciano, Agnese et sa fille, ayant
eu soin de faire disparaître « en mauvais plaeu soin de faire disparaître « en mauvais pla-cements » une grande partie de la fortune de son beau-père et celle qu'Orietta tenait de son père, fortunes conflées à son administration par la trop confiante Agnese. En outre, le dit Belvayre devinait aussitôt, en cette jeune fille, une volonté qui ne se laisserait pas fa-cilement persuader — surtout en faveur d'un candidat présenté par son beau-père. Aussi prévoyait-il des difficultés, des luttes qui pouvalent être dangereuses pour lui, et, en tout cas, seraient fort désagréables.

« Tant pis pour elle si elle me résiste, son-gea-t-il. De façon ou d'autre, il faudra que

Toutefois, il se montra aimable pour sa belle-fille, sans paraître s'apercevoir de sa froideur... Le voyage sembla long à Orietta, en tête à tête avec lui. Elle accueillait avec un remerciement contraint ses attentions pater-nelles, et, aussitôt qu'elle le pouvait, détour-nait son regard de ce visage un peu flétri, où les yeux conservaient leur doucereuse caresse, mais aussi, comme autrefois, étaient traversés d'inquiétantes lueurs. Jamais, ils n'avaient eu de pouvoir sur Orietta enfant. Elle les détes-

Belvayre en fut aussitôt frappé quand il vint chercher sa belle-fille, comme il était convenu. Deux ans auparavant, elle n'était encore qu'une fillette, assez disgracieuse, aux traits mal formés. Or, il se trouvait devant une jeune fille qui pouvait soutenir victorieusement la comparaison avec les plus ielles dont il ne s'était pas défié assez tôt... Maintendre la comparaison avec les plus ielles dont il ne s'était pas défié assez tôt... Maintendre la comparaison avec les plus ielles dont il ne s'était pas défié assez tôt... Maintendre la comparaison avec les plus ielles dont il ne s'était pas défié assez tôt... queis, des que Belvayre ne se surveillait pas, apparaissait une froide dureté vite remarquée par cette petite fille observatrice et hostile dont il ne s'était pas défié assez tôt... Maintenant, elle ne pouvait pas davantage les souffrir, et aspirait au moment où elle serait délivrée de cette présence détestée.

Aussi éprouya-t-elle une secrète satisfaction quand Belvayre, qui semblait par moments assez préoccupé, lui dit, au cours du trajet de Fribourg, à Paris:

— Le serai obligé de vore leises apparais de la cette présence de serait de la cette présence de la cette par moments assez préoccupé, lui dit, au cours du trajet de Fribourg, à Paris:

de Fribourg, a Paris:

— Je serai obligé de vous laisser, une fois que je vous aurai installée dans le train à la gare Montparnasse. Une importante affaire me retiendra à Paris, pendant plusieurs jours probablement... Je l'ai d'ailleurs télégraphie à votre mère, qui doit se trouver à la gare de Trappes avec la voiture.

Oriette resure en foute sincépité qu'il lui

Orietta assura, en toute sincérité, qu'il lui était indifférente de faire seule le court tra-jet... Et elle poussa un soupir de satisfaction quand, l'ayant installée dans un vagon de dames scules, Belvayre s'éloigna, suivi d'un peu loin par un homme qui, dépuis Fribourg, n'a-vait cessé de le surveiller discrètement.

A Trappes, Orietta trouva sa mère sur le quai... Agnese embrassa longuement la jeune fille, puis s'exclama d'un ton de surprise

joyeuse:

— Tu as encore changé, depuis l'année der-nière!... encore embelli, mon Orietta! Vrai-ment, tu es idéale!

Orietta riposta avec un sourire:

— Maman, voulez-vous donc me rendre va niteuse!... Mais dites-moi vite comment va

mon cher grand-père

M. DELLY.